

« Ce qui fait vivre »

(pour le Centre de Prévention du Suicide, 17 mai 2010)

Je fais parfois un rêve de bonheur. Ce genre de rêve est plutôt rare mais suffisant pour me rendre léger dans les heures qui suivent, léger et heureux de la lumière, avec cette envie insistante de revisiter les images du rêve, un œil ouvert vers le dehors, un œil vers le dedans. Voici le rêve décliné chaque fois un peu différemment : je suis dans une maison qui est parfois ma maison d'enfance, parfois la vieille maison de mes grandes tantes où nous allions autrefois en vacance, parfois la maison où j'habite actuellement, et je viens de découvrir dans la cave une porte dissimulée dont je ne connaissais pas l'existence, je pousse la porte et s'ouvre tout à coup sous mes yeux une pièce nouvelle, absolument absente de mes plans, de mes cadastres, de ma perception antérieure de la maison, c'est une assez grande pièce, meublée, un peu poussiéreuse, avec des tapis de couleur. (Cela ressemble au fond un peu -mais en beaucoup plus grand- à ce repaire qu'adolescents nous avons aménagé sous les combles de ma maison d'enfance et où mon frère aîné allait fumer en cachette...) C'est donc un endroit insoupçonné, inexploré, qui fut habité avant moi de toute évidence, et dont je me découvre soudain avec stupéfaction être le propriétaire, l'inventeur (comme on dit, je crois, des sites archéologiques), l'héritier. J'entre dans la pièce, je la fouille attentivement des yeux et, surprise, j'avise derrière un rideau mural, à demi caché par un buffet, un petit tunnel creusé dans la pierre et qui aboutit dans un autre espace, plutôt vaste lui aussi, plutôt accueillant, absolument ignoré... Il n'est d'ailleurs pas impossible que par un caprice logique et architectural du rêve, cette pièce soit éclairée par de grandes fenêtres ogivales, lesquelles donnent sur un paysage idyllique de terre et d'eau, le plus beau des paysages en somme, dans des couleurs roses et turquoises avec quelques bâtisse élancée, disons vénitiennes, et des échassiers qui prennent leur envol... Mais en général le rêve ne va pas jusque là, c'est

mon esprit qui entre sommeil et veille se joue avec délice les prolongations...

Une maison dont j'ignorais des pièces et que je découvre ou redécouvre : ce rêve me semble faire état de mon plus grand bonheur sur terre, ce qui me fait vivre par-dessus tout : la découverte d'espaces ou de paysages inattendus, qui existaient avant moi, qui existent en moi, et dont je découvre soudain l'organisation stupéfiante.

Il n'est pas pour moi meilleure métaphore du bonheur de créer : on entre dans un espace romanesque comme dans une maison inconnue (par deux fois d'ailleurs je me suis surpris à décrire à l'entame d'un roman l'entrée dans une maison, comme ces premiers mots en incipit du *Sentiment du fleuve* : « *A peine la porte refermée j'avais senti dans mon cou la caresse d'un feuillage ou d'une main de femme comme pour m'assurer que je n'étais pas seul...* ») Une fois entré dans le roman (pas tout à fait seul donc) on ouvre le champ, on s'enfonce, on croit avoir plus ou moins circonscrit l'univers, on a établi des plans, et tout à coup, à la faveur d'une porte dissimulée, d'un passage imprévu, d'un sas inattendu, d'une cloison coulissante ou basculante, d'un escalier dérobé, on pénètre dans un endroit qu'on ne soupçonnait pas... C'est étrange, je vivais avec l'idée d'une bâtisse plus étroite, d'un imaginaire prometteur certes mais limité à mes zones, mes habitats ordinaires et soudain il y a de l'espace, de l'ouverture, il y a l'idée que le roman est bien vaste que je ne le croyais.

Car lorsqu'une nouvelle pièce s'ajoute ainsi à la maison, à la faveur d'un mot, d'une phrase, l'univers romanesque non seulement se déploie mais s'affermi, les personnages gagnent en liberté au point de se rendre maître subrepticement du bateau-livre tandis qu'une jubilation s'empare de l'écrivain, à tout le moins jusqu'au moment où de nouveaux murs viendront clore sa nouvelle exploration. Pour cette jubilation qui me fut donnée à chacun de mes livres achevés, et auquel malicieusement le rêve me renvoie, je sais que je prendrais tous les risques, je donnerais tout ce que j'ai, j'ouvrirais ma porte au vent voleur...

Point n'est d'ailleurs besoin d'écrire des romans, de peindre des tableaux, ou de composer de la musique pour éprouver ce même sentiment : faites un jardin par exemple, même sur quelques mètres carrés, et tout à coup, à la faveur d'un nouvel agencement de plantes ou de pierres, au hasard des plantations et des semis quelque chose va advenir que vous n'attendiez pas : une manière d'ombrage, un motif involontaire, une ambiance inattendue, un ajustement surprenant de la lumière, une nouvelle *présence* des choses.

Prenez l'exemple de n'importe quelle rencontre : vous l'aviez crue sans surprise, vous aviez vos préjugés, vos plans dessinés à l'avance, et tout à coup à la faveur d'une porte insoupçonnée, d'un écart dans les codes, d'une allusion, d'un mot soulevé au hasard, vous entrez soudain dans un nouvel espace de ce jeu à deux, ce dialogue, cette espèce de don et de danse que permet la rencontre.

A nouveau cette impression que c'était là, c'était présent et pourtant vous n'en n'aviez pas la connaissance. D'ailleurs vous éprouvez en le découvrant le sentiment curieux d'au fond redécouvrir, vous viviez au fond à l'étroit de vous-mêmes, dans un donjon où s'exerçait votre contrôle, et vous prenez soudain conscience que le monde que vous habitez est bien plus vaste que vous ne le croyiez.

*

Lorsque j'étais petit mon premier vrai livre était Robinson Crusoë, quel bonheur je n'ai pas éprouvé à imaginer avec Robinson les astuces pour survivre, construire son habitation, s'aménager tant bien que mal une vie en harmonie avec cette nature étrangère, plutôt hostile. Plus tard j'ai retrouvé ce même bonheur à restaurer ma propre maison, vieille et passablement désaffectée lorsque j'y suis entré, j'ai aimé chercher le juste emplacement des choses, déplacer des pierres, réparer ce qu'il fallait réparer, reconstruire parfois, mais en accord avec l'esprit du lieu. Parfois j'ai déplacé vers d'autres lieux, dont mon lieu de travail cette envie

robinsoncrusoésque d'installer, transformer, aménager, construire. Autant la joie d'explorer tient de la progression hasardeuse et du déclencheur inattendu (la porte dérobée), autant le désir de construire tient du défi, de la lutte avec soi-même, il rétrécit l'expérience au seul objectif et relève parfois de l'entêtement (ce qui a dû fatiguer certains de mes proches). Dans le défi il y a sans doute une féconde mise au service des forces de vie, une tension intéressante en direction des limites personnelles à dépasser mais aussi une question un peu puérile (y arriverais-je ?, en serais-je capable ?) assez proche au fond par sa vanité de la question que le joueur adresse au ciel ou au hasard : vais-je sur ce coup être choisi par la fatalité comme le gagnant ?, vais-je regagner magiquement tout ce que j'ai perdu... ?

Mais construire, si l'on ôte cette part d'entêtement ou de défi, c'est aussi lutter contre les démons de la dispersion, l'entropie, la division des choses... Lorsqu'il s'agit du vivant et de l'humain c'est être en soutien des forces naturelles de restauration, sous forme d'écoute, de présence accompagnante : l'art d'être présent, d'appuyer sur certaines zones, parfois très peu mais suffisamment, pour que l'autre se reprenne.

Je pense souvent aux figures du conquérant et du jardinier, tels qu'ils apparaissent entre autres dans le Tarot de Marseille. L'un et l'autre sont des constructeurs en somme. Le premier construit une nation, un empire, il fait la guerre, il envahit avec violence, il bouscule les équilibres, après la conquête il administre avec autorité, il installe de nouvelles hiérarchies, fait publier de nouvelles cartes, fait écrire son nom sur les frontons, les places publiques, plus tard on l'écrira dans les livres d'Histoire, on lui élèvera des statues... Alors que le conquérant, pendant et après sa conquête, sème indifféremment la vie et la mort, le jardinier est lui un modeste allié de la vie, il arrose, il renouvelle la terre, il élague, il redistribue, il est attentif à cette part d'ombre, de lumière, d'humidité que réclame chaque plante, et s'il déplace parfois les limites du jardin, s'il organise parfois de nouveaux parterres c'est pour mieux harmoniser les saveurs, les couleurs, et sans jamais brusquer les équilibres... L'ordre

qu'il cherche est subtil, ni trop régimenté, ni trop sauvage, son action discrète tient compte du *temps des choses*, il est un agent de l'ombre, on n'écrira pas son nom dans les livres d'Histoire, on ne lui élèvera pas de statue...

*

Explorer-découvrir, construire-restaurer, à ces deux paires de verbes j'en ajouterais trois autres qui rendent compte, plus basiquement peut-être, de ce qui fait vivre. C'est dans et par ces trois verbes que le vivre prend sens. Sans eux ni procès d'exploration, ni défi de construire. Sans le mouvement qu'ils impriment à nos existences nous en serions réduits à considérer que la vie humaine est définitivement une histoire qui finit mal, une traversée qui se termine en naufrage, une maladie incurable transmise sexuellement et toujours fatale. Dès lors pas d'autre solution qu'un hédonisme bien tempéré : profitons tant qu'il est encore temps, après nous les mouches...

Ces trois verbes qui donnent sens au mot vivre, ont chacun leur part de mystère, ils sont même d'opacité croissante, il s'agit de croire, aimer, espérer. Veuillez excuser pour le coup l'imprégnation chrétienne de ces mots puisqu'il s'agit ni plus ni moins des vertus théologiques (la foi, la charité, l'espérance). Loin de moi l'idée de vous asséner un vocabulaire de fond de soutane et d'eau bénite mais je n'ai pas trouvé d'autre verbe pour évoquer ce qui dans nos vies nous fait aller de l'avant, nous met en mouvement et dans le mouvement duquel s'accroche le sens.

Croire. Au fond, même dans les plus petites choses de la vie nous ne cessons de croire. La réalité de notre impermanence, l'incertitude qui plane sur notre avenir ne nous empêche pas de prendre date bien à l'avance. À celui qui nous invite de faire une conférence dans quelques mois nous répondons sans l'ombre d'une hésitation : « je viendrai. » Juché au sommet d'une tour, dans un ascenseur vitré qui surplombe la ville ou assis confortablement à 10.000 mètres au-dessus du vide nous

posons paisiblement notre tête sur l'oreiller du fauteuil, comme un funambule qui se couche sur sa corde tendue, incorrigiblement confiants que nous sommes dans la fiabilité du matériel et la bonne santé psychique de tout ce peuple d'ingénieurs, pilotes, logisticiens, ouvriers de maintenance ou conducteurs de métros qui nous emportent à tombeau ouvert d'un point à l'autre de l'espace-monde. Certes nous sommes soutenus par un réseau de preuves, la statistique est là pour apaiser nos inquiétudes, mais l'acte de foi est présent à chaque instant. Que j'aborde n'importe quelle entreprise, que j'entre dans la voiture de quelqu'un que je ne connais pas, que sur foi d'une scène, d'une phrase parfois, d'une vague image pressentie, je me lance dans l'écriture d'un roman, sais-je vraiment au-devant de quoi je me porte ? A ce moment-là pourtant j'y crois, je me projette en avant avec ma croyance, je suis en appui sur l'incertain, le lointain, l'improbable, mais j'ai l'idée que c'est possible, j'y crois. Qui n'a jamais raconté d'histoire aux enfants, n'a jamais vu leurs regards immensément ouverts, suspendus à ses lèvres, ne peut mesurer l'incroyable capacité à croire que porte l'enfant et l'enfant en nous. La vie fait promesse à tout moment et nous nous engageons aveuglément dans la tentative d'en réaliser certaines. Nous croyons à l'issue de nos projets, avant même de les entreprendre l'affaire est bouclée dans notre esprit, nous croyons en nous, nous croyons en l'Art, nous croyons en l'Amour, nous avons foi dans le peuple, nous croyons en l'Homme, nous posons quelque-part quelque chose ou quelqu'un que certains osent appeler Dieu.

« *Pour aller où tu ne sais pas va par où tu ne sais pas* » écrivait Jean de la Croix. Là où l'absence de preuve est patente, là où il n'y a plus rien, absolument plus rien qui puisse étayer le fait de croire, la croyance devient folle, littéralement, c'est-à-dire pour soi seul, absolue avancée dans le vide, saut dans l'inconnu, écriture sur rien. Croire et douter sont alors les deux revers de la même médaille, on croit et au même instant on doute, et pourtant l'on croit (et pourtant l'on doute). Dans ces zones où s'aventurent les métaphysiciens, les théologiens, les poètes, seuls ceux qui se savent à tout instant douter quand ils croient, qui disent n'être sûrs de

rien, qui usent d'un énoncé fragile, indirect, métaphorique, équivoque, seuls ceux-là nous nourrissent au fond de leur parole. Et ce ne sont pas les asseneurs de vérités, les zéloteurs du dogme, les jeteurs d'anathèmes, qui nous convaincront du bien fondé de leurs prescriptions.

*

Aimer est un mot troublant, il s'absente souvent du vocabulaire des familles, un voile de pudeur le recouvre. D'une manière générale il signe une attitude d'ouverture à autrui et au monde. Nous sommes des êtres d'ordinaires plutôt fermés, frileux, pusillanimes, à coquille extérieure. En aimant nous expérimentons un soudain élargissement de l'être : la lumière inonde, la montagne est belle, la neige danse en tombant.

Dans la version fatale de l'amour, le ravissement amoureux, c'est éros énigmatique qui sur le mode de la collision, la rencontre instantanée, nous invite à découvrir tout à coup sur le visage de l'autre la figuration à la fois visible et inaccessible, tangible et inespérée, de ce feu que nous attendions (qui couvait en nous ?) depuis toujours. Et voici tout à coup qu'un visage, un corps, une présence jumelle, se détache de l'ombre et semble nous murmurer à l'oreille quelque chose que nous portions en nous et que pourtant vous n'avions jamais imaginé. Là, pour le coup, la porte dérobée, l'escalier escamotable vient d'ouvrir sur un espace inimaginable, une pièce si belle, chaude, enveloppante, que nous aurions envie de nous installer avec armes et bagages pour ne plus jamais en sortir.

Cet amour-là, foudroyant mais plutôt rare dans sa survenue, diffuse dans le temps une lumière indirecte, peut-être une lumière fossile comme on dit des étoiles mortes, elle fait luire les visages des passants et des passantes, illumine les rencontres éphémères, tisse le filet des amitiés amoureuses, tend la corde des amours impossibles, fait résonner de rêves le clavier des touchers furtifs, regards, caresses et confidences...

Les Grecs distinguaient dans l'amour *Eros* (l'amour passion) *Philos* (l'amitié) et *Agapê* (l'amour de l'humain). Sans doute l'âge aidant, Agapê me semble-t-il être la variante la plus aboutie de cette ouverture à autrui que l'amour nous enseigne. Agapê c'est la compréhension, l'écoute pénétrante, ce sourire bienveillant qui finit par éclairer le visage du sage méditant. Je suis loin d'être un professeur d'Agapê mais de mon pauvre point de vue de romancier, je puis en tous cas attester de ce que le procès romanesque, cette tentative toujours recommencée de vivre d'autres vies, parallèles à la mienne, d'explorer des êtres et des univers par l'intérieur, de me couler sans cesse dans d'autres déclinaisons du « je », m'a fait gagner avec le temps un peu plus de compréhension amicale d'autrui. D'un livre à l'autre je me suis exercé à approcher, voisiner, toucher parfois, cette part d'humanité qui m'était pour partie inconnue. Ecrire fut pour paraphraser Ali Farka Touré, musicien malien, mon « don de connaissance ». Connaître n'est pas nécessairement saisir, posséder-pour-utiliser (qui est le fait de la connaissance scientifique), connaître (co-nascère) c'est élargir l'expérience, s'agrandir un peu au contact d'autre chose, au contact d'autrui, s'établir dans plus vaste que soi, découvrir de nouvelles pièces à sa maison. Pour Ali Farka le « don de connaissance » était la musique. Pour moi ce fut l'écriture (et son corolaire, la lecture), pas exclusivement bien sûr mais en bonne place, c'est elle qui me mettant au travail m'a initié un peu à notre part d'humanité commune. En lisant, en écrivant j'ai la compassion plus facile.

*

Espérer est à l'évidence le plus étrange des trois verbes. Non pas espérer quelque chose mais espérer tout court. Non pas l'espoir mais l'espérance. Là encore les théologiens chrétiens ont beaucoup glosé et il nous faut les enjamber quelque peu pour tenter d'entendre le mot sans les harmoniques sirupeuses des prêcheurs et des clercs. Alors écoutons les poètes, ils n'affirment rien, ils ne savent rien, ils témoignent simplement de leur présence au monde, parfois joyeuse, parfois douloureuse, ils font

entendre la matière des mots et les suspens, les silences entre les mots. Faisons pour la circonstance un petit exercice de bibliomancie (poème tiré ce jour-là au hasard dans le recueil de Jean Follain « *Exister* ») :

« DOMAINE D'HOMME :

*L'homme éternel cultive
son terrain et gémit
sur le temps
pourvoyeur des blés et des vignes
quel cruel soleil un jour
mais quelle douce fraîcheur un autre
à la maison une femme au corps de gloire
met le couvert/ un papillon la suit sans fin
rompant le pain
le journalier écoute fuir chaque minute. »*
(Poésie Gallimard)

Roberto Juarroz (« *Quatorzième poésie verticale* »):

*« Dieu a perdu son nom.
Peu importe:
le rêve majeur n'a pas besoin de nom.*

*Pourtant, notre rêve
continuera à chercher ce nom.
Et s'il ne le trouve pas,
il perdra aussi les autres noms.*

*Pour nommer dieu,
le creux des noms suffit.*

*Seulement avec le vide,
on peut appeler le vide.
Et recevoir une réponse. »*

(José Corti)

Espérer ce serait se dire que nous vivons sur terre une aventure somptueuse mais passagère. Elle finira de toute façon. (Un moment

l'horizon était loin, la route illuminée, nous pensions que nous ne pouvions pas mourir, puis l'ombre peu à peu s'est rapprochée.) Pourtant malgré cette assombrissement à l'horizon de la route, malgré ces moments de la vie où s'entend le fracas lointain de la *fin des choses*, il subsiste en nous quelque part une infime espérance, non tant l'idée qu'un jour nos corps reviendraient à la vie comme dans les figurations naïves des chapiteaux romans ou dans le texte ahurissant d'Ezéchiel qui décrit la chair se renouant aux os puis le souffle qui finalement s'en empare, non tant cette idée-là à laquelle nous conduit l'acception première du mot espérer, que l'idée qu'il existe une autre dimension, un autre plan à côté duquel se déroule notre vie, un quelque-part hors de l'espace, hors du temps, hors de la dualité, dans lesquels nous sommes immergés, et dont attestent nos quelques moments de joie furtive, les effractions lumineuses que nous apportent les folies divines dont parle Platon.

L'éternel est éphémère, aiment dire les poètes. Nous sommes trompés, nous occidentaux par ce vieux déni de l'impermanence qui pendant toute notre histoire nous a fait choisir l'inhumation plutôt que la crémation, nous a instillé le vocabulaire de l'éternelle demeure et l'eschatologie de la résurrection des morts. Depuis plusieurs siècles nous avons posé le progrès technique, social, scientifique comme valeur absolue, la science comme unique mode de connaissance, et rejeté dans la catégorie du puéril ou de l'obscur les croyances et les pratiques du panthéisme primitif (comme si ces manières qu'avaient trouvées nos prédécesseurs pour être présents au monde du visible et de l'invisible n'avaient plus la moindre pertinence, que le siècle des lumières avait une fois pour toutes établi ce qui est bon et ce qui est juste, que la seule idée de progrès nous interdisait tout « retour en arrière »). N'oublions pas qu'une des lois de l'existence est que ce que nous gagnons d'un côté nous le perdons de l'autre, ce que nous gagnons en connaissance technique, en confort, en liberté matérielle, nous en payons le prix sur le plan d'une certaine coupure de notre être avec le corps (au sens où l'on *est* un corps), avec la communauté, avec le monde - ce dont nous commençons à voir les terribles effets dans le désastre écologique qui s'annonce. Aujourd'hui,

plus que jamais, il nous faut nous ouvrir aux autres manières de penser le monde, sans préjugé ni hiérarchie préétablie. Parmi celles-ci les approches orientales sont plus centrées sur la notion de lien, de passage et d'impermanence. S'agissant du Bouddhisme Zen : métaphore de la goutte d'eau qui rejoindra la mer, pratique du tir à l'arc, de la cible intérieure, cérémonie du thé (cet éloge de la lenteur), rite de la demi-louche (« chaque fois que Dogen-zenji prenait de l'eau dans la rivière, il n'en utilisait qu'une demi-louche et rendait le reste à la rivière... ») philosophie du non attachement, recherche de la parole juste, attention au corps et pratique de la méditation comme ce moment où le méditant expérimente un autre temps, une tentative d'harmonie avec le mouvement du monde, la houle de soi avec la houle du monde, cette attention à la respiration qui fait écrire à Susuki : « le « je » est une porte battante qui va et vient quand nous inspirons et nous expirons » Une porte sur quoi, une porte pourquoi ? Là réside l'espérance.

*

Il m'est arrivé souvent d'évoquer les quatre folies divines de Platon. Je trouvais l'allusion commode, je les simplifiais un peu. Dans le Phèdre - un dialogue entre Socrate et Phèdre - Platon cite les quatre délires d'essence divine, il cite la mantique d'abord, l'art de la divination, dont on usait beaucoup à cette époque où l'on consultait volontiers l'oracle, puis il évoque en quelques mots le commerce avec les dieux (prières et cérémonies propitiatoires), il s'arrête ensuite sur les muses, inspiratrices de l'art, où la musique surtout et sa fille la poésie sont en belle place, enfin il s'étend longuement sur le quatrième délire, l'amour, plutôt dans sa version Eros, en faisant un délicieux développement sur la nature de l'âme, ailée, gouvernée par trois instances : un superbe étalon, un gros pâtre et un cocher qui a bien du mal à tenir les rênes de cet attelage bancal, surtout quand souffle le vent d'Eros : éperdu de désir le gros cheval se précipite, il renverse les barrières, met les pieds là où il faut pas et s'il ne déséquilibre pas définitivement la carriole fait s'enfuir le jeune

amant ou la jolie donzelle. Avec l'aide du bel étalon il faut donc méthodiquement lui apprendre la retenue, la patience, et s'il veut bien tendre l'oreille, quelques rudiments de stratégie amoureuse.

La mystique, l'art, l'amour, la mantique : si nous ne sommes pas visités par l'une de ces grâces divines, la vie n'a pas de saveur, semble nous dire Platon. Certes l'attelage est toujours asymétrique, prompt à nous faire basculer sur le bas-côté de la route, et plus le soulèvement est fort, plus ce qui élève notre âme est puissant, nous rappelle un précepte tantrique (parlant de l'amour surtout) plus la chute peut être redoutable. Dans le champ clos de nos vies je pense qu'il faut être habités par l'une ou l'autre de ces quatre folies platoniciennes et j'invite d'ailleurs chacun d'entre vous à réfléchir un instant à laquelle (auxquelles) de ces folies il ou elle se laisse aller quelquefois. Et peut-être faut-il se dire que toutes les entreprises de connaissance ou de saisie du psychisme, la psychanalyse par exemple, devraient s'arrêter au seuil de ces quatre folies divines, elles n'ont au fond rien à en dire, leur seul intérêt étant de pouvoir désentraver le sujet de ses propres empêchements afin qu'il puisse être à l'œuvre dans l'une au moins de ces folies, et y écrire grâce à elles ce qu'on pourrait appeler sa destinée. C'est en tous cas sur le terrain privilégié des quatre folies divines que s'exercent les verbes croire, aimer, espérer, explorer, et dans une certaine mesure construire. Ce sont des lumières qui nous habitent, ce sont des feux qui nous consomment, et nous font mourir, et nous font vivre.

*

Paradoxe ou incongruité de ma part d'être invité par un centre de prévention du suicide pour parler de ce qui fait vivre et d'en arriver à développer que ce qui nous fait vivre c'est précisément ce qui nous fait mourir. Je vais d'ailleurs en rajouter en citant Antonio Porchia par exemple (*Voix abandonnées*):

« *Ce quelque chose dont nous avons besoin pour pouvoir vivre, nous en avons besoin pour pouvoir mourir* »

« *Du vivre je connais le vivre de rien ; du mourir le mourir de tout* »

« *En mon ultime instant, toute ma vie durera un instant* »

Certes ce « mourir » dont parle le poète n'a pas vraiment à voir avec le souhait de mort que peuvent exprimer la plupart de ceux qui appellent à l'aide un service de prévention du suicide. C'est un « mourir » chevillé au « vivre », un mourir à soi-même, un travail sur soi grâce à l'action de ces verbes qui font vivre, ces folies platoniciennes, un travail qui veut consumer notre incarnation jusqu'au dernier souffle, et nous mener dans une forme d'apaisement au bord du grand passage. A ce titre je souhaite donc mourir aussi longtemps que vivre me sera donné.

*

Je ne sais trop si en développant ainsi les choses j'ai été jusqu'au bout du contrat qui a été passé entre le centre et moi. A l'écoute de l'intitulé proposé j'avais d'abord pensé : « qu'est ce qui *me* fait vivre » et puis cela s'est élargi : « qu'est-ce qui fait vivre. » En ce qui me concerne plus personnellement, Paulette Duhaut a fort opportunément repéré « la rupture pour vivre » et c'est vrai que je m'étais ouvert lors de notre rencontre sur ce moment personnel de rupture, de découverte et de transformation qu'avait été pour moi le séjour au Teatr Laboratorium de J. Grotowski en Pologne pendant l'automne et l'hiver 79-80. C'est là que j'ai appris (un peu) le lâcher prise et pris conscience de cette vérité simple selon laquelle que nous sommes des êtres avant tout traversés, nous ne sommes paradoxalement nous-mêmes que dans ce moment où délaissant notre rôle, notre personnage, notre peau sociale, nous devenons disponibles à ce qui nous traverse. En ces moments-là en Pologne, dans l'espace qui m'était proposé de l'improvisation collective : le geste ou le chant. Je suis loin d'avoir tiré toutes les conséquences de cette sorte de révélation qui m'habite chaque jour. Mais « *revenu de là* », ai-je écrit dans

La Nuit d'obsidienne, dont j'avais tenté là-bas une première esquisse, « j'étais un corps vide mais avec en moi d'immenses réserves de souffle » Espérons que ces réserves, ou ce qu'il en reste, ne s'épuiseront pas. Mais à propos de cette « rupture pour vivre » je voudrais dire aussi ceci : au fond une tension était présente bien avant, simplement y-a-t'il eu un moment où cette tension s'est trouvée une voie de résolution, je m'éprouvais décentré de moi, je ressentais confusément qu'il me fallait briser une vieille gangue et pendant un temps d'ailleurs, dans les premiers temps de mon séjour en Pologne, mon âme était « errante », je ne savais pas vers quoi j'étais venu et ce que je cherchais au fond, avant que quelque chose ne commence à apparaître... Sans doute la rupture se fait-elle en partie à l'instinct, et sans doute derrière le sentiment de solitude qu'elle génère, faut-il faire confiance à cette force qui appelle au loin et cherche dans un mouvement d'apparent éloignement à nous trouver un autre centre de gravité. « *Aller au plus près pour aller au plus loin, si l'on veut se connaître, prendre un chemin que l'on ne connaît pas* » (*La Nuit d'obsidienne*)

Avec un peu de malice et beaucoup de pertinence Paulette Duhaut insiste aussi sur ma double vie, matérialisée surtout par le fait que j'ai deux noms. Je ne suis pas sûr que je soie le seul parmi les écrivains ou les poètes qui mène de front deux activités. L'écriture est souvent une activité de l'aube ou du soir, une activité d'après-coup. Et rares sont les écrivains qui vivent de leur plume. Mais malgré les inconvénients de ce double engagement, qui m'a demandé une longue acclimatation, je dirais que cette tension entre un métier qui m'ancre dans le réel, dans le social, dans l'humain, et un métier qui m'isole parfois de longues heures à ma table de travail, est une tension plutôt féconde. Prenez d'ailleurs Kafka, prenez Fernando Pessoa, pour parler des plus grands, prenez-en bien d'autres et offrez-leur une bourse à l'écriture, une rente alimentaire à vie afin qu'ils n'aient plus que le seul souci d'écrire, il n'est pas sûr qu'ils vous donneraient les pages qu'ils nous ont donné. Cette présence sur deux terrains simultanés m'a d'autre-part sensibilisé tout particulièrement à la question de la langue, des langues, des codes qui soutiennent les discours et les pratiques langagières distinctes dans cette société

complexe et particulièrement cloisonnée qui est la nôtre. Sans cette sensibilisation je n'aurais, je crois, jamais pu écrire « *La Question humaine* ».

Reste que si le dépliant indique François Emmanuel, écrivain et psychiatre, j'ai l'impression de ne pas avoir donné beaucoup de place au psychiatre dans cette intervention sollicitée pourtant par un centre de prévention du suicide. La question était explicitement ailleurs et dans mon attelage un peu instable c'est le romancier qui s'est surtout exprimé, il prend toujours beaucoup de place quand il s'agit d'un texte écrit. Je n'ai donc pas vraiment abordé de mon point-de-vue de psychiatre, ces situations extrêmes de personnes en détresse dont votre centre tente de prendre soin. Ces êtres qui disent ne plus vouloir vivre, qui sont dans le creux noir de la vie, qui ont perdu leur feu, qui portent un deuil écrasant, qui retournent contre eux leur force vive, leur colère, qui d'avoir trop lutté en vain abandonnent le combat, qui éprouvent tout à coup l'envie de n'être rien, *le désir de ne plus*, qui appellent, qui appellent encore, d'une voix sourde et lointaine, un filet de voix méconnaissable. A l'évidence ils ne sont plus tout à fait dans la dynamique ouverte des verbes aimer, espérer, croire. Et je ne peux que saluer ici le travail de ceux qui se portent à leur écoute, ne lâchent pas prise aux terribles à-coups de leur désespoir, sont parfois les derniers maillons qui les relient encore à la communauté des hommes, font don comme ils peuvent de leur présence, leur amour qui est ici écoute patiente et croyance à travers tout dans les forces de la vie.

François Emmanuel 17 mai 2010